

ÉCLATS MORTELS

Mai 2013



Une fille est dans sa chambre. Assise sur le lit. Elle grelotte. Tout à coup, elle se lève et va et vient dans sa chambre. Elle est en manque. Cocaïne, ou peut être héroïne? Elle parle lentement, haché, à cause du délire.

LA FILLE:

Je sens que quelque chose coule entre mes doigts. Tu te rends compte que tu n'es plus importante. Tu as probablement encore des larmes. Mais tu as si mal à la tête quand tu les laisses sortir...

Ça arrive tous les dimanches soirs. Ça arrive souvent depuis qu'on a fait connaissance...

Mais comment oublier la joie des premiers moments. Ces étreintes, ces rires, être dans un autre monde tandis que la même merde tournait autour de nous...

Avec toi, j'allais dans de nombreux mondes... la chute du lendemain n'existait pas, parce que tu revenais avec moi.

Maintenant le soir je me cloître dans ma chambre et je ne sors plus te chercher, bien que j'aie besoin de toi...

Et tu te rends compte que tu n'es plus importante.

Et tu te sens petite, comme enroulée, comme ton chat. Ton chat que tu ne vois plus depuis ta réclusion.

Et tu n'es pas dans mes rêves, parce que tu m'as fait mal... mais j'ai besoin de toi...

Des fois je crie, simplement je me consume. Je ne sais pas contre qui je lutte... Rendre coupable mon enfermement serait très facile. Je ne cherche pas à me faire du mal. Tu

m'en as fait trop. En me faisant la reine d'une fête fictive, en me faisant une reine cruelle.

Des fois, je me souviens de l'image de mon père faisant son nœud de cravate. Quelle contradiction ! Il m'a toujours semblé beau, et en ce moment beaucoup plus beau que Olivier Martínez, et je courais toujours pour l'embrasser quand il avait terminé, pour chiffonner un peu sa chemise et recommencer le rituel. Plus tard, je n'en avais plus envie... et non pas parce que mon père avait grossi... Mais tout simplement parce qu'il était d'accord avec ma mère, c'est-à-dire, contre moi...

Maintenant, je m'en fous. Ils sont d'accord sur ma réclusion. Et tout cela, pour que je ne sois pas avec toi...

Je ne sais non plus si je veux... Mais il y a quelque chose qui m'attire vers toi. Mais je me suis rendu compte de que je ne suis plus importante. Même pas pour toi.

Je sens que quelque chose m'échappe.

L'amie est dans sa chambre... elle va et vient. Elle aussi est nerveuse, comme son amie. Mais elle n'est pas en manque. Elle joue avec un téléphone portable.

L'AMIE :

Je ne sais pas comment le lui dire.

Je ne sais pas comment lui parler. Ça me fait mal.

Je suppose qu'on est encore amies, mais...

ça me fait mal de la voir comme ça, et aussi de ne pas la voir... mais si c'est solution...

Malheureusement, je ne sais pas...

C'était seulement un jeu. Un putain de jeu. La merde que je vois chez moi, autour de moi, au lycée... Je lui ai transmise. Elle n'en était pas consciente. Je lui ai fait partager. Ça ne m'a pas demandé beaucoup d'efforts, je l'ai fait avec elle. J'ai réussi à m'en sortir de la merde. Et je ne veux pas téléphoner à sa mère... Pour quoi faire ? Est-ce que je connais la solution ?

Au moins, chez elle on pourra savoir ce que c'est ...

Mais, ça me fait mal.

Le fiancé, appuyé contre un arbre, regarde la lumière de la chambre de sa fiancée. Sa nervosité est autre...

LE FIANCÉ :

Je ne peux pas entrer chez elle.

Je semble pestiféré. Comment expliquer que je n'ai rien à voir avec ça. Que je souffre plus qu'eux. Parce que j'étais là au début... je ne voulais pas qu'elle commence.. mais je ne suis le maître de personne. On ne se voyait plus. Bon, c'était elle qui ne voulait plus me voir.. Je continue à l'aimer comme avant, c'est bizarre. Il y a beaucoup de gens dans la même situation. Mais c'est elle que j'aime. Est-ce que je suis égoïste ? Oui, et alors ? Je parle avec ses amis et personne ne peut la comprendre. Si j'étais ses parents je ferais peut-être la même chose, mais ce que je veux maintenant c'est courir pour l'embrasser...

Me reconnaîtra-t-elle ?

La mère, dans la cuisine ou dans le salon, De sa fenêtre elle voit le petit copain de sa fille. Elle se sent à la fois nerveuse et en colère.

LA MÈRE :

Je suis l'unique coupable. Pourquoi ai-je cru que ma fille était meilleure que les autres. « Il n'y a ni meilleure ni pire » dit-il. Bien sûr, en étant totalement étranger cinq jours par semaine au drame, tout est plus facile. J'aurais du accepter le travail au loin. Il aurait peut-être fait mieux. Ou pas. Et moi, avec la distance, je dirais la même chose que lui. Ou je me sentirais coupable de l'avoir laissée seule. Mais c'est moi qui suis restée. L'amour maternel m'a entraîné. Et, à la fin, bien qu'à côté, je l'ai laissée seule. Je n'aurais pas dû la laisser aller avec ce garçon. Je le sentais dès le début. « il va me la perdre » me disais-je. Et le voilà, dehors, qui attend. Comme si j'allais le laisser entrer... Il pleut, et reste là. Qu'il pourrisse !

Je regrette de lui en vouloir. Mon mari n'arrive pas avant demain, et moi, j'en ai fait assez ... elle, et bien, elle. Je l'ai enfermée, je ne vais plus crier.

Je ne sais pas ce qui me gêne le plus. Son silence, le mien, ou l'image de ce garçon dehors.

Je téléphonerais à Marie, c'est son amie, elle pourrait l'aider. Mais je ne peux pas donner cette responsabilité à une adolescente. Moi aussi j'ai eu dix-sept ans. Mais je ne suis pas allée si loin.

Et finalement, c'est ma faute. La mienne et celle d'un mari qui habite cinq jours sur sept hors de son foyer.

Le mari est dans une chambre d'hôtel. A un simple bureau de travail. Joue avec un portable. Mais il n'a pas la force d'appelerl.

LE MARI :

Je n'ai pas choisi ça. On l'a choisi tous les deux. On savait que ce serait dur au début. Mais je touche presque trois fois mon salaire. M'éloigner d'elles ça m'a fait mal. Surtout de ma petite. Ça ira, je me disais. Dans un an, elle viendra étudier à l'université, ici, avec moi. Peut-être que sa mère viendra aussi. Mais, maintenant je sais que je n'aurais pas dû partir. Elle serait probablement tombée là dedans quand même. Il y a quelque chose que nous n'avons pas bien fait. Il y a certainement quelque chose que je n'ai pas bien fait. Je l'ai beaucoup gâtée. Sa mère a raison. C'est moi le coupable. Ce n'est pas facile de lutter avec une adolescente chaque jour pendant que je suis dehors. Et rentrer chez soi et profiter des deux sans aucune obligation. Donner de l'argent à ma petite, maintenant que nous en avons beaucoup, pour aller faire les magasins, pour sortir avec ses amies... Ma femme me disait de ne pas le faire, qu'elle devait s'habituer à vivre avec peu, pour qu'elle ne soit pas capricieuse. Je n'ai jamais pensé qu'elle dépenserait l'argent à ça.

Demain je rentre à la maison. Je suis fatigué de travailler ; le visage de ma femme m'attend, je ne peux pas lui faire de reproches. Et le visage déçu de ma fille quand j'ai approuvé sa réclusion. Je ne crois pas que cela soit la meilleure solution... mais en attendant d'en savoir plus... peut-être est-ce mieux ainsi.

Mais je suis inquiet. J'aurais dû laisser mon boulot cette semaine. Demander des vacances... mais le projet est tellement important... Ils m'ont demandé de rester ce week-end, je leur avais promis de rentrer dimanche matin. J'arriverai demain soir y je serai seulement samedi avec elles. Putain !

Je sens bien ùm^pppppque je m'y prends mal. Je vais téléphoner à Frédéric. Lui, il sait quoi faire. Il est psychologue pour adolescents. Mais non, Françoise, ne m'y autoriserait pas. Qu'est-ce que je fais, moi?

LA FILLE :

Demain mon père arrive. Mais ce demain est si loin...

Je dois lui dire ce qui m'arrive. Mais il ne le supportera pas ...

Je voudrais pouvoir dormir... pourvoir dormir... me reposer... Je n'ai même pas de marijuana pour me relaxer.

Je ne peux même pas me lever et voir que de nos nuits il ne reste que des cendres...

C'est ce que je suis, des cendres de ce que j'étais ... des cendres de ce que j'aurais pu être...

Maman ! Maman !

Sa mère arrive. La fille se jette sur sa mère. Elles s'embrassent. Elles pleurent.

La fille répète : maman ! Maman ! et la mère cherche à la calmer.



Destellos de luz mortales

Mayo 2013



LA CHICA

Siento que algo se me escapa entre los dedos

Te das cuenta de que ya no eres importante

Es probable que te queden lágrimas. Pero duele tanto la cabeza al soltarlas...

Sucede cuando todas las tardes son tardes de domingo.

Y eso pasa tanto desde que te conocí...

Pero como olvidar la alegría de esos primeros momentos.

Esos abrazos, esas risas, ese estar en otro mundo mientras la misma mierda diaria giraba a nuestro alrededor...

Contigo volaba a tantos mundos... que la caída del día siguiente no existía, porque volvías a mí.

Son ya tardes en las que algo me encierra en mi habitación y no salgo a buscarte. Aunque te necesito.

Y le das cuenta de que ya no eres importante.

Y te sientes pequeña, enrollada, como tu gato. Tu gato, al que no ves desde tu encierro.

Y no te sueño, por el daño que me has hecho... pero sigo necesiéndote.

A veces grito, a veces, simplemente, me consumo. No sé contra quien lucho. Poner culpables a mi encierro sería fácil. No busco hacerme daño. Demasiado me has hecho tú. Haciéndome reina de una fiesta ficticia, haciéndome una reina cruel.

Algunas veces recuerdo la imagen de mi padre anudándose la corbata. ¡Qué contradictoria! Siempre me pareció guapo, y en ese momento era mucho más guapo que Olivier Martinez, y siempre corría a abrazarlo cuando terminaba, para arrugarte un poco la camisa, y volver al ritual. Luego perdí interés, y no porque mi padre fuera de los que había engordado. Simplemente se puso del lado de mi madre. Es decir, en mi contra. .

Ahora me da igual. Son colaboradores necesarios en mi encierro. Y todo porque no esté contigo.

Yo tampoco sé si quiero. Aunque sabes que hay algo que me tira hacia ti.

Pero me he dado cuenta de que va no soy importante. Ni siquiera para ti.

Siento que hay algo que se escapa entre mis dedos.

La amiga está en su habitación, paseando... ¿qué más da? También, como la chico, está nervioso. Pero ella no tiene ningún mono físico. Juega con un teléfono en los monos.

LA AMIGA

No sé cómo decírselo.

No sé cómo hablar con ella. Me duele.

Supongo que seguimos siendo amigas, pero...

Me duele verla así, me duele no verla... pero si esa es la solución...

Pero no lo sé.

Fue un juego. Un puto juego. La mierda que veo en mi casa, en mi entorno, en el instituto... se la transmití a ella. Ella no era consciente. Y la introduje en mi bucle. No me arruiné, lo hice con ella. Yo logré salir de la mierda. Y ahora no quiero llamar a su madre. ¿Para qué? ¿Sé yo la solución?

Por lo menos que en su casa sepan lo que es...

Pero me duele.

El novio, apoyado en un árbol, o simplemente paseando, mira la luz de la habitación de su chica. Su nerviosismo es otro.

EI NOVIO

No puedo entrar en su casa.

Parezco elapestado. Cómo decir que yo no tengo nada que ver. Que lo sufro más que ellos. Porque yo si estuve al principio... no quise Que lo hiciera ... pero yo no soy el dueño de nadie. Dejé de verla. Bueno, fue ella la que dejó de verme. La sigo queriendo igual, es extraño. Hay muchas y muchos en su situación. Pero yo a quien quiero es a ella. ¿Soy egoísta? Sí, ¿y qué? Hablo con sus amigos y ninguno puede acceder a ella. Si fuera sus padres igual hacía lo mismo, pero ahora lo que quiero es correr a abrazarla.

¿Me reconocerá?

La madre. En la cocina, o en el salón. Desde su ventano ve al chico. Se mueve entre el nerviosismo y la rabia.

LA MADRE

La única culpable soy yo. ¿Por qué llegué a pensar que mi hija iba a ser mejor que otras? “No hay ni mejores ni peores”, dice él. Claro, ajeno cinco días a la semana al drama todo se ve muy fácil. Tenía que haber aceptado yo el trabajo fuera. Igual él lo hubiera hecho mejor. O no. Y yo desde la distancia diría lo mismo que él. O me echaría la culpa por haberla dejado sola. Pero fui yo la que me quedé. Me arrastró el amor de madre. Y al final, estando aquí, la he dejado sola. No debí dejar que fuera con ese chico. Lo sentí desde el principio, “éste me la arruina” me decía. Y míralo, ahí fuera, esperando. Cómo si le fuera a dejar pasar. Llueve, y sigue parado. Que se pudra.

Siento lanzar la rabia contra él. Mi marido no llega hasta mañana, a mí ya me he soltado bastante... a ella, bueno a ella la tengo encerrada, tampoco la voy a vocear.

No sé que me molesta más. Si su silencio, si el mío, o la imagen del chico allí fuera.

Llamaría a Marie, es su amiga, la podría ayudar. Pero no puedo cargar esa responsabilidad sobre una adolescente. Yo también tuve diecisiete años, como todos. Pero a esto no llegué.

Y es que al final, la culpa es mía. Solo mía, y de un marido que vive cinco días a la semana fuera de casa.

El marido está en una habitación de hostel. Una mesa de trabajo simple. También un teléfono juega en sus manos. Pero en ningún momento se atreve a marcar.

EL MARIDO

Yo no elegí esto. Bueno sí. Lo elegimos los dos. Sabíamos que sería duro al principio. Pero casi triplico mi sueldo en casa. Me dolió separarme de ellas. Sobre todo de mi pequeña. Será fácil, me decía. Solo un año y ella vendrá a estudiar la Universidad aquí conmigo. Igual viene su madre también. Ahora sé que no debería haberme ido. Probablemente ella habría caído en lo mismo. Algo no hemos hecho bien. Seguramente algo no he hecho bien. La tengo demasiado mimada. Su madre lleva razón. Soy en gran parte el culpable. No debe ser fácil contender con una adolescente los días de diario mientras yo estoy fuera. Y llegar a casa y disfrutar de las dos sin ninguna obligación. Darle dinero a la niña, ahora que nos sobra, para ir de compras. Para salir con sus amigas... Mi mujer me decía que no lo hiciera, que se acostumbrara a vivir con menos, que no fuese la niña caprichosa del fin de semana. Nunca pensé que se gastara el dinero en eso.

Mañana llego él casa. Cansado de trabajar, V me espera la cara de mi mujer, a la que no puedo reprochar nada... y la cara de decepción de mi hija cuando apoyé el encierro que le impuso su madre. No creo que sea la mejor solución... pero hasta enterarnos de más... quizás vale.

Aun así me atormenta todo. Debería haber dejado el trabajo esta semana. Haber pedido vacaciones... pero el proyecto es tan importante... Me han pedido que me quede este fin de semana, les prometí que llegaría el domingo a primera hora. Llegaré mañana de noche, y solo estaré el sábado con ellas. ¡Mierda!

Siento que por cualquier lado lo hago mal. Llamaré a Frederic. Él sabe qué hacer. Para algo es psicólogo adolescente. Pero no, Françoise no lo permitiría... ¡Dios! ¿Qué hago?

LA CHICA

Mañana llega mi padre. Pero ese mañana va a ser tan largo...

Tengo que decirle lo que me pasa. Pero no podrá soportarlo... Quisiera poder dormir... poder dormir... descansar... Ni siquiera marihuana para relajarme tengo.

Ni siquiera me puedo levantar y ver que de nuestras noches sólo quedan unas cenizas...

Aunque yo soy eso, cenizas de lo que fui... cenizas de lo que pude ser. ..

¡Mamá ¡Mamá! ..

(Llega la madre a la habitación, la hija la abraza. La madre la acurruca. Lloran. Lloran las dos. La hija repite: ¡mamá, mamá ¡ Y la madre cada vez la abraza más fuerte. Shhhh, calma mi niña, calma mi niña...

